

On vous parle de Prague : le 2nd procès d'Artur London
de Chris Marker
(1971 – 30'05)

Remarque : cette transcription est destinée à aider à la compréhension et l'étude de l'œuvre de Chris Marker. Elle ne peut être éditée sans le consentement de l'auteur du film. De plus, elle comporte un certain nombre de fautes de grammaire ou d'orthographe, mais aussi d'identification de lieux ou de personnes, que le lecteur aura soin de corriger par lui-même.

[générique]

On vous parle. Magazine de contre-information numéro 6. On vous parle : le deuxième procès d'Artur London.

Voix off [sur les images « originales » du procès]

Novembre 1952, à Prague. Une salle de tribunal. Les caméras des actualités. Dans quelques mois Staline va mourir. C'est ici le dernier des grands procès, des grandes pièces à spectacle de son époque. Le procès Slansky. Chacun connaît son rôle. Le procureur, le président du tribunal, les accusés, les avocats. Tout a été écrit, réécrit, appris par coeur, répété pendant des mois. Le scénariste de ce dernier film de l'école de Moscou, celle du réalisme socialiste, s'appelle Alexandre Besachnov (?), chef des conseillers russes auprès de la sûreté tchèque. Il est l'auteur des dialogues, également. C'est un bon conseiller technique. La preuve : il est toujours vivant, toujours à l'oeuvre. En janvier 1970, la présence de Besachnov était de nouveau signalée à Prague. C'est ce qu'on appelle la normalisation.

Cet homme [à l'écran] joue le rôle de Rudolf Slansky, ancien secrétaire général du Parti communiste tchécoslovaque. On dirait qu'il a du mal à jouer ce rôle. Pourtant, il est Rudolf Slansky.

Question du procureur : « Rudolf Slansky, de tout ce qui précède, peut-on tirer la conclusion que vous n'avez jamais été un véritable communiste ? »

Réponse : « Oui ».

Une vie de militant, la lutte, les prisons, l'exil, la guerre des partisans, la prise du pouvoir, les plus hautes fonctions du Parti et de l'État. Presque une image d'Épinal. Pourtant, cette vérité n'était que mensonge. Slansky n'a jamais été un véritable communiste. C'est Staline qui en a décidé ainsi.

Le 11 novembre 1951, lors d'une visite soudaine à Prague, [Anastase] Mikoyan, le vieux renard, survivant de toutes les purges, a communiqué à [Klement] Gottwald la décision de Staline. Slansky est un traître. Il faut l'arrêter immédiatement. Gottwald obéit. Il fait exécuter, avec Rudolf Slansky, 11 des 14 accusés. Mais la question reste posée : de tout ce qui précède, qu'est-ce qu'un véritable communiste ? Artur London s'efforce d'y répondre.¹

Chris Marker / Voix off (CM): Depuis 9 semaines, nous vivons dans un monde clos. Nous tournons *L'Aveu* de Costa-Gavras, d'après le livre d'Artur London : le drame d'un communiste pris au piège de sa fidélité et qui a eu le courage de dénoncer le piège sans renier la fidélité.

Autour de cette histoire de silence et de solitude, il y a beaucoup de monde (c'est le cinéma), mais surtout beaucoup de mains. Des mains intelligentes qui rendent en fin de compte cette soi-disant industrie beaucoup plus proche de la poterie que de l'automation.

Dans le rôle de Gérard, c'est-à-dire d'Artur London lui-même : Yves Montand.

¹ Voix off non transcrite dans la transcription de Chris Marker / archives SLON-ISKRA.

Yves Montand (YM) : Je suis en train d'interpréter quelque chose, bien sûr, qui ne m'est pas arrivé, mais toutes mes facultés, disons, intellectuelles, mes nerfs, mon sang, mes muscles, vont en fonction de ce personnage qui a subi, mais si je me trouve devant lui, c'est... ça prend des proportions démesurées parce que lui, il les a vraiment, réellement subies. Moi, moi, je porte les menottes toute la journée, je reste... j'ai maigri de 12 kilos, je ne mange pas et... je suis debout et je suis terriblement, terriblement fatigué, comme je l'ai jamais été dans ma vie, mais, bon, comparativement à lui, c'est une goutte d'eau.

Les questions qu'on se pose [carton]

YM : ... Mais la question, la question que je me suis posée a été simplement, si vous voulez, en fonction du *peón*, et le « *peón* » entre guillemets, qui pour lui, nous savons, je parle pour les pays sous-développés, nous savons qu'il a un ennemi qui s'appelle le capitalisme, point à la ligne. Il n'y en a pas d'autre. Je veux dire, avec tout ce que ça peut comporter, étant capitaliste moi-même, étant bourgeois moi-même, puisque je vis dans un monde bourgeois, bien sûr, n'est-ce-pas, qu'il n'y ait pas de malentendu ! Pour ces gens-là, il n'y a pas d'autre solution. Il n'y a qu'un seul ennemi. Il peut se passer des choses terribles à l'Est, eux, ils ont un problème devant eux qui est beaucoup plus terrible que ce qu'on peut avoir dans le monde occidental. Aujourd'hui nous savons... je sais très bien que la lutte de la classe ouvrière ne s'est déplacée, qu'elle n'est pas uniquement sur la question de la bouffe. Elle s'est déplacée sur la façon de vivre, d'une façon, disons, pour employer un large mot, « humaine », d'une façon digne. C'est pas parce qu'on a la voiture ou la machine à laver ou le frigidaire ou la télévision – ce qui est très bien – ça peut aider beaucoup dans une certaine mesure, mais si je dois avoir tout cela et que je ne peux plus voir ma femme, par exemple, ou mes gosses et ne plus pouvoir vivre normalement... je veux dire : c'est là-dessus que maintenant le combat se porte. Bon, mais pour se porter là-dessus, il faut encore que les gens soient sur un terrain solide et non pas miné en disant « Mais non, cachons ça, c'est pas la peine... que nous allons affaiblir le mouvement ». Mais, on n'affaiblit rien du tout. Ce n'est pas vrai ! Monsieur Gramsci, un grand révolutionnaire italien, a dit « La vérité est révolutionnaire » et elle l'est, et nous le savons, et bien sûr qu'elle peut faire très mal, mais cela fait rien. Elle est révolutionnaire.

Même au risque d'apporter de l'eau au moulin de l'adversaire ? [carton]

YM : ... Dans ce cas-là, attention, je te renverse la vapeur, à savoir... nous ne disons rien, nous camouflons tout, nous ne parlons pas, nous ne faisons pas ce film, nous ne lisons pas le livre, d'ailleurs, comme on essaie de le faire : « Surtout ne lisez pas car... Surtout ne lisez pas ! » Le nombre de gens qui parlent de ce livre sans l'avoir lu, c'est quelque chose d'aberrant, y compris et ça, c'est quelque chose de beaucoup plus grave, chez les militants. Ils ont peur et ils ont peur de quoi ? Ils ont peur d'affaiblir parce qu'ils ont cru dans le socialisme d'une façon religieuse et qu'ils croient dans leur socialisme d'une façon religieuse, comme j'y ai cru, d'ailleurs d'une façon religieuse. Chez moi, il y avait ma mère qui était italienne, [et qui] comme tous les Latins, avait le crucifix et au-dessus Staline ! Et il est resté longtemps, même après le rapport Krouchtchev, à la maison... parce qu'on continue et quand je dis la maison, parce que c'est comme ça. J'ai insisté, je dirai, par ma soeur que j'adore et que j'aime tendrement, pour qu'elle le lise. Eh bien, elle ne voulait pas le lire parce qu'elle se sentait désarmée subitement. Si ils se sentent désarmés, c'est parce qu'ils y croient d'une façon religieuse et non pas d'une façon concrète !

Qu'est-ce... La réaction que je connais très bien, qu'il va y avoir aussi bien dans les usines, les ateliers ou n'importe où : « Comment ? Mais c'est pas possible d'être dans un film comme ça, qui sert à... » Tant pis ! Ça n'a pas... je... je suis habitué à ce genre de

choses, je... personnellement, je ne conçois pas ce travail sans être, si vous voulez, en rapport, j'allais dire en harmonie, avec les choses qui m'intéressent dans la vie, qui se passent autour de moi ou alors, on est un objet standard, on fait des photos pour la presse, à demi à poil ou pas à poil, on fait des zing-zing comme ça, au cocktail de tel endroit, au cocktail de tel autre. Moi, ça ne m'intéresse pas, voilà qui m'intéresse – bien que j'aime jouer au poker tous les samedis, mais c'est autre chose.

[Voix – grands cris – applaudissements sur le tournage]

CM : Est-ce que tu crois en un cinéma politique ?

Technicien 1 : Oui !

Technicien 2 : Ah oui ! Ah oui !

Technicien 1 : Bien fait...

Technicien 2 : La télévision est bien politique. Donc..

Technicien 1 : Oui, mais dans le cas précis du film qu'on est en train de faire, si tu veux, justement, étant donné que les gens ne sont pas éduqués, ils auront du mal à la comprendre. C'est une réaction en chaîne : un lit le livre et le conseille à l'autre. Alors qu'au cinéma, les gens voient un titre sur une affiche... bon, ben... Yves Montand, Simone Signoret, ils iront certainement voir ça... bon, y en a beaucoup qui iront voir ça comme ils iraient voir autre chose, sans très bien se rendre compte.

CM : Ils iront, mais est-ce qu'il sortiront comme s'ils avaient vu autre chose ?

Technicien 1 : Ah ben ça, ça dépend comment le film sera fait !

Jorge Semprun (JS) : Je dois dire quand même : il y a un problème personnel, un compte personnel à régler avec l'Histoire et avec le monde, un... et comme tout problème personnel, c'est toujours très dérisoire et quelque chose de très décisif à la fois, c'est-à-dire que l'un... l'un des accusés est l'un des pendus du procès Slansky, du procès dont *L'Aveu* est le témoignage, le démontage le plus complet que je connaisse, c'était Joseph Frank, et Joseph Frank était un communiste tchèque qui, que j'ai connu dans un camp de concentration en Allemagne, avec lequel j'ai passé deux ans en travaillant ensemble dans le même commando. Et l'une des accusations qui ont été portées contre lui et qu'il a reconnues au cours du procès, c'est l'accusation d'avoir servi, d'avoir travaillé pour la Gestapo dans le camp où nous étions déportés. Et c'est... l'impossibilité absolument évidente de cette accusation et de cet aveu, donc, et qui est, si on veut, le premier doute ou la première... Ce n'est plus un doute. La première certitude personnelle... la première expérience même, par personne interposée, par cadavre interposé, la première expérience personnelle du mensonge qui, jusqu'alors, avait pu être éloigné, avec une certaine mauvaise foi, ou éloigné pour des raisons d'action ou pour des raisons impératives, immédiates, éloigné comme quelque chose de théorique, dont on pourrait s'occuper plus tard. Mais là, c'est évident qu'il fallait s'en occuper tout de suite.

Même au risque d'apporter de l'eau au moulin de l'adversaire ? [carton]

JS : ... Sur cet aspect-là, j'ai un point de vue très précis, très clair et, enfin... rien ne m'en fera déborder de ce point de vue-là. Je n'y crois pas du tout. Je crois que ceux qui apportent de l'eau au moulin de l'adversaire, ce sont ceux qui ont fait les procès, en premier lieu, et là, moi, je ne me réfère pas seulement à ce procès-là, mais à tous les procès dont celui-ci est issu, dont celui-ci est pratiquement, je ne me trompe pas, le dernier dans la grande lignée des grands procès publics, politiques, qui sont des actes rituels qui se sont produits depuis 1930, à commencer... les années 30 plutôt, en Union Soviétique. Donc, ce sont eux qui apportent de l'eau au moulin de l'adversaire en ayant fait ces procès. En dévoiler le mécanisme, montrer pourquoi, quelles en sont les raisons,

ce n'est pas du tout apporter de l'eau au moulin de l'adversaire. C'est apporter de l'eau à ceux qui veulent éviter que cela se reproduise.

Désespérer Billancourt ? [carton]

JS : ... Je crois que ce qui désespère Billancourt, pour revenir au langage plus... plus normal, ce qui désespère la classe ouvrière, ce n'est pas qu'on parle des procès, mais que les procès aient donné une certaine image du socialisme. C'est-à-dire que ce dont la classe ouvrière a besoin, c'est que justement le socialisme puisse reprendre à son compte la liquidation définitive, non seulement théorique, mais pratique, de ces procès et donc ouvrir la possibilité d'une société, d'un système social où cela soit impensable.

CM : Finalement, c'est à Lille que se tournera *L'Aveu*, l'évolution des événements ayant bloqué une possibilité de coproduction souhaitée par les Tchèques. Un tribunal de commerce métamorphosé en ministère, les rues de Roubaix modifiée en rues de Prague, un hospice de vieillards devenu prison dans se modifier et là-dedans, la bagarre quotidienne du réalisateur avec son sujet.

Costa-Gavras (Costa) : La chose la plus étrange, c'est surtout quand on voit les figurants évoluer ou les acteurs faire des choses, et qu'on se dit que ces choses-là ont eu... sont passées et que ces acteurs-là... Montand, par exemple... après une journée de travail, ira chez lui prendre un bain etc., et là, il y a une sorte de dédoublement qui s'est produit parce que, je me dis « Bon, il y a Montand et puis il y a l'autre qui, lui, ne rentrait pas à son hôtel, et qui est resté 22 mois ». Là, il y a quelque chose d'assez bizarre qui s'est produit et quelque chose d'assez terrifiant.

CM : C'est quelque chose de stimulant ou de décourageant ?

Costa : Oh ! de très décourageant, très décourageant... très décourageant et très... très inquiétant.

Costa : ... était comme ça, la chose va se former. Et j'essaie aussi de faire passer le temps, comme ça... enfin... j'étais chercher un costume de garde...

CM : Un jour, nous avons une visite sur le plateau : Artur London.

Costa : ... tantôt les gardes sont avec des manteaux comme ça. Tu sais, la promotion... Ça c'est la chose la plus difficile.

Artur London (AL) : Tu sais, dans ce décor... c'est vraiment quelque chose, de voir Montand dans ce décor, c'est vraiment pour moi quelque chose d'extraordinaire... C'est formidable son... Tu sais, son allure, les stigmates de la souffrance, de la fatigue, de tout ça, c'est formidable...

Costa : ... tout ce qu'il a porté comme poids...

AL : ... C'est extraordinaire, le courage...

Costa : Ah oui ! tiens un référent, tiens Jean, c'est Monsieur London.

CM : Le vrai London en face d'un faux policier qui s'efforce de ressembler à ceux qui l'ont supplicié. L'irréalité du monde où nous vivons tient dans cette rencontre.

AL : ... Oui, ça va... tu sais, ça va... Il y en avait qui aimait l'uniforme et qui le portait tout le temps... Y en a qui...

CM : C'est aussi l'occasion de lui poser, à lui, les questions que nous nous posons sans cesse, et d'abord le bilan qu'il fait, lui, de son épreuve.

AL : La question m'était posée, euh, depuis le 20^e Congrès, plusieurs fois, personnellement. Elle était posée, en Tchécoslovaquie, par un journal de la jeunesse où les jeunes posaient la question à l'adresse de ma génération : ou vous étiez des complices, ou vous étiez des imbéciles. Et puis, elle m'était posée aussi dernièrement : « Comment, après avoir subi de telles épreuves, peut-on encore croire au socialisme ? » Pour comprendre tout cela, il faut connaître le style de notre vie, le style de notre combat, le style de notre pensée. C'est-à-dire aussi ça qui explique notre attitude pendant toute l'arrestation et devant le procès. Et les générations, les hommes qui n'ont pas connu notre vie et les combats de ma génération ne peuvent pas toujours saisir exactement le sens. Il faut ne pas oublier que ma génération, qui est venue au mouvement révolutionnaire très jeune, après les affres de la Première Guerre mondiale et sous l'influence de la grande Révolution d'Octobre, qui incarnait pour nous un immense espoir, un espoir de fraternité humaine, de lumière et qui, en même temps, venu dans le mouvement, au moment où, en Europe, s'élevaient des régimes réactionnaires, la marche de Mussolini sur Rome, les régimes fascistes, de grandes luttes âpres sur le plan économique, social, l'accès de Hitler au pouvoir, les dangers d'une deuxième guerre mondiale, la guerre d'Espagne, suivie par la Résistance où nous avons combattu et nous étions imprégnés par les idées de la grande Révolution d'Octobre, que cela était, pour nous, une chose essentielle, une chose décisive et nous avons, pendant tout ce temps-là, l'ennemi en face, l'ennemi qu'il fallait combattre, l'ennemi qu'il fallait vaincre, et nous étions dans des différents états de... des soldats qui combattaient, qui n'avaient pas le temps de discuter, de poser les questions à fond, exactement, de les examiner critiquement, parce que la lutte qui nous est imposée ne le permettait pas toujours. Et malheureusement, dans cette lutte, nous avons perdu une qualité essentielle d'un communiste : c'est le doute.

Même au risque d'apporter de l'eau au moulin de l'adversaire ? [carton]

CM : Sur cette question capitale, Artur London a reçu une lettre qui lui a paru si exemplaire qu'il a souhaité la lire devant nous et y répondre publiquement.

AL : « Je suis au Parti depuis 1948, mais ce livre m'a profondément mûri. Je me sens plus apte à la réflexion et en même temps plus fort dans mes convictions. Ce qui en montre la valeur, le côté positif. Si je vous écris, c'est pour vous faire part de mon trouble profond en apprenant qu'un film allait être tiré de votre livre. Êtes-vous vraiment certain qu'un tel film sera fait dans un esprit tel qu'il aide à poursuivre la lutte pour rendre au socialisme son visage humain ? Il me semble, au contraire, qu'il risque d'être, pour les anti-communistes, un élément extraordinaire de propagande. Comment peut-on accepter une telle éventualité ? »

Et puis, il y a un post-scriptum : « Nombre de camarades, qui ont pour vous la plus grande admiration et le plus grand respect, sont troublés comme je le suis moi-même ».

Je ne comprends pas ces craintes. Pourquoi un livre, considéré comme positif, exaltant même, aurait-il des vertus contraires à partir du moment où il est porté à l'écran. Un des principes du socialisme est l'établissement d'un dialogue permanent, non seulement avec ses adeptes, mais avec les larges masses du peuple. Lénine a toujours combattu la politique de cabinet. Lénine a toujours affirmé que les liens entre les partis et le peuple reposent sur l'établissement d'une confiance absolue. C'est la capacité de toujours dire la vérité au peuple et de pouvoir revenir sur les fautes qui peuvent être... qui peuvent être commises. Gramsci a formulé ce principe dans des paroles admirables : « La vérité est toujours révolutionnaire ». Qu'est-ce qui servirait l'anti-communisme ? De se taire et, en l'occurrence, jeter les voiles sur les fautes, malheureusement, il faut le dire, sur les crimes du stalinisme. Cela amènera à confirmer l'idée du socialisme qu'en propage ses ennemis, ou si les communistes eux-mêmes, francs, avec courage, entreprennent un

examen critique des différentes étapes du socialisme : examiner les fautes, les mettre à nu et arriver ainsi à rendre au socialisme sa pureté ou pour reprendre une expression de mon pays : « Rendre au socialisme son visage humain ».

CM : Affirmer sa foi dans le visage humain du socialisme, en prenant le risque de montrer son visage inhumain, c'est le choix qu'on fait, à la suite de l'auteur du livre, les participants du film. La dernière à qui nous avons posé la question tien, dans le film, le rôle de Lise, la femme d'Artur London. C'est Simone Signoret (SS).

SS : J'en sais rien. À 15 ans, j'aurais sûrement su tout et j'aurais certainement été très péremptoire, et j'aurais sûrement dit : « Mais non ! Ça, c'est pas bien. Ça, c'est bien ». Alors, c'est ou une preuve de vieillissement ou de sagesse ou de... ou de... non, je crois que c'est une preuve d'honnêteté finalement. Si je veux bien réfléchir, j'en sais rien, bon, mais à tout prendre, si on prend le risque de faire plaisir à des gens à qui on voudrait pas faire plaisir, il reste quand même tous ceux... tous ceux à qui ça fera très plaisir. C'est pas très clair mon discours.

CM : Tu penses à qui ?

SS : Bien, je pense... bien, je pense là, je pense aux Tchèques, je pense aux Russes et je pense aux Polonais, et je pense même aux Américains, parce que ça fera plaisir, aussi, aux bons Américains. Il y en a aussi. Y en a plein. Y a qu'à les voir la semaine dernière faire ce que nous n'avons pas fait, nous, pendant la guerre d'Indochine, enfin la nôtre du Vietnam. C'était la même et ceux-là, ce sont des gens bien, de toute façon, et eux aussi, ça leur fera du bien et ça leur fera plaisir. Ça fera peut-être plaisir aussi à leurs patrons, ça fera peut-être plaisir aussi à la Shell et puis aux marchands de pétrole du Texas, et aux banquiers de Wall-Street, pour employer des images qu'on connaît bien. Mais ça fait rien, parce qu'au bout du compte, les gens bien qui trouveront leur compte, eh ben, il n'y a que ça qui nous intéresse. Moi, je parle comme ça... maintenant, tout d'un coup, ça revient, le côté péremptoire, parce que... ça doit être dans ma nature, mais... mais parce que tu me fais parler et bon alors... je me pose aussi des questions que je me pose depuis 4 mois, avec beaucoup de violence. Et là, ça me paraît évident, tout d'un coup, que pour les gens biens, eh ben, ce sera bien, et si les gens mal y trouvent leur compte, eh bien tant pis... Il faut transgresser ça. Il faut passer au-dessus de ça... Je parle pas des anti-communistes de fondation. Ceux-là, de toute façon, bon, on ne les changera pas. C'est pas le film qui les changera. Mais s'il y a des gens... que ça peut remuer, que ça peut aider d'être, je sais pas, peut-être plus sévères ou plus justes dans leurs pensées par rapport à une certaine obédience... Oh ! Et puis, c'est pas pour ça qu'on l'a fait. On l'a fait pour nous, finalement.²

Voix off du début

Pour nous, bien sûr. Mais pour eux aussi. Pour tous. Tout le monde à le droit, peut-être même le devoir, de connaître ce dossier, car *L'Aveu* n'est pas seulement un film. Il est aussi et avant tout un acte politique. Il prétendait agir sur la réalité même, non seulement sur les consciences, bonnes ou mauvaises. Il y est parvenu. Et tout d'abord, en multipliant la répercussion du livre pour lui-même. Une lecture douloureuse et privée est devenue publique. Un acte individuel et devenu collectif, et par là même, combatif. Pourtant, la parade de certains critiques communistes a consisté à dissocier le livre du film, à les opposer. *L'Aveu*, livre communiste, serait devenu un film anti-communiste. Ce n'est pas l'avis des communistes italiens, ni des espagnols, ni des Belges... à moins de considérer, dit Artur London, qu'il y a des vérités bonnes à dire à quelques uns, mais qu'il faut démocratiquement cacher à la masse.

² La vox off qui suit n'a pas été transcrite dans la transcription de Chris Marker / archives SLON-ISKRA.

Artur London avait écrit *L'Aveu* pour éclaircir un passé révolu : le passé.

[voix off en français sur un extrait du procès de l'époque]

Et c'est ainsi qu'Artur London alla se faire soigner dans un sanatorium luxueux à Genève. Avec quel argent se faisait-il soigner dans ce siège principal des services d'espionnage occidentaux et résidence principale d'Allan Doll (?) ? Jusqu'ici, il ne l'a pas avoué.

Voix off du début :

Il ne s'agit pas d'une phrase du procès de 1952. Il ne s'agit pas d'une question posée par l'un des référents de *L'Aveu*. Il s'agit pas d'un passé révolu. Cette question a été posée par un certain Pavel Lorenz (?), au cours d'une émission de Radio-Prague, le 18 juillet 1970. Ainsi, tout est à recommencer. L'expérience historique, le 20^e Congrès, les travaux de la commission spéciale du Parti communiste tchécoslovaque chargé de faire la pleine lumière sur les procès politiques des années 1950, sont déclarés nuls et nonavenus. Artur London devrait avouer une nouvelle fois qu'il a été un espion américain.

Pourtant, quelque chose a changé. Les témoins parlent. Jean Vincent, secrétaire du Parti suisse du Travail, déclare : « Alors répétons-nous ! Le sanatorium de luxe était 5 quai de l'Île, à Genève, au 4^{ème} étage, sans ascenseur, sans autre chauffage que celui que nous faisons, avec la seule chambre de bain que nous avons installée, dans un appartement très modeste dont le loyer était de 92.- Frs par mois, 92.- London y resta deux ans pour se soigner. Cent témoins peuvent l'attester. Ce sont les faits. Il n'y a pas deux vérités en ce qui concerne les faits ». Il n'y a pas deux vérités pour Jean Vincent, mais il semble y en avoir toujours deux pour les policiers tchèques qui se cachent sous le pseudonyme de Pavel Lorenz.

Une nouvelle fois, comme au moment du procès, Artur London est déchu de sa nationalité tchécoslovaque, le 5 août 1970.

Radio-Prague revient à la charge : « Revenons encore à l'arrestation de London et à son transfert au camp de concentration de Mauthausen. Outre le français, il connaissait aussi parfaitement l'allemand. Il faisait volontiers le traducteur et ainsi fut bien noté auprès des SS. Autour de son séjour au camp de concentration, il existe toute une série de questions et de points d'interrogation auxquels probablement personnes ne saura jamais répondre. »

Mais si, on saura répondre. On a répondu. L'Amicale des anciens déportés de Mauthausen a publié le communiqué suivant : « Au nom de l'unité de combat qui unissait les déportés tchèques avec les français, il demande aux responsables tchécoslovaques de désavouer publiquement les propos diffamatoires concernant l'attitude d'Artur London au camp de Mauthausen ».

À son tour, le 9 octobre 1970, l'Association nationale des anciens combattants de la Résistance prenait position : « En face de mensonges qui mettent gravement en cause l'honneur du camarade de combat, nous ne pouvons rester silencieux ».

Quelque chose a donc changé. Les témoins qui s'étaient tus en 1952 parlent aujourd'hui. Les accusés n'avouent plus. Les témoins disent la vérité. Seuls les accusateurs accusent toujours ou plus exactement, accusent encore.